

même noires, ces dernières étant généralement condamnées en ces circonstances par des idées préconçues. Il résultait des ces partis pris que les plus beaux mariages trop « habillés » prenaient un air *noce* beaucoup moins élégant que la simplicité. Les Parisiennes, selon leur bon goût ordinaire, ont rompu avec la tradition au profit de l'esthétique.

La foule demeurée sur la place Saint-Germain-des-Prés, foule de célébrités du plus pur parisianisme, attendait en causant, dans le froid, en pleine bise, avec bonne humeur et sans impatience, le moment du défilé à la sacristie. Alors, ce fut une inévitable bousculade, pendant laquelle tous les hommes exprimaient leur satisfaction de savoir que le claque si commode allait enfin reprendre toute son autorité dans la mode.

A l'occasion de son mariage qui a eu lieu à Montauban, Mlle Véziane de Vesins a commandé chez nos grands couturiers un nombre considérable de toilettes, et ce n'est pas parce que son union fut bénie à la cathédrale provinciale par Mgr Fiard lui-même, qu'elle échappe à la chronique parisienne, car la très jolie jeune fille, qui est aujourd'hui Mme de Catzigras, appartient à notre Paris par sa famille, ses relations et ses habitudes. Beaucoup de personnalités aristocratiques nous ont quittés durant quelques heures, afin de prendre part à la cérémonie, entre autres sa cousine, la spirituelle comtesse d'Abzac... — sur qui je serais bien tentée de commettre une indiscretion littéraire... Mais je n'ose. Le jeune couple part pour l'Orient et se fixera pendant quelques mois à Constantinople, avant de nous revenir.

Hier dans une causerie à propos des Goncourt, on rappelait qu'assez rebelles à divers soi-disant progrès, ils protestaient de toute la force d'une sensibilité d'artistes contre tout ce qui altère la sereine beauté des choses naturelles. Qu'eussent-ils pensé alors de la chimie qui dénature la fragrance des roses, dérobe la blancheur de l'œillet, et... falsifie jusqu'à la vieille, l'exquise, la simple Eau de Cologne, délice de nos aïeules.

Autrefois cette honnête macération de plantes dans de purs alcools de vin servait à ranimer les belles vapeurs, à soulager les migraines passagères, à dissiper les malaises du réveil... Dans le bain, elle répandait sa bienfaisante senteur. Sur le mouchoir, elle laissait la trace embaumée, saine, des fleurs toutes fraîches permises même aux jeunes filles. — A présent le laboratoire nous fabrique sous le nom classique d'Eau de Cologne, de fâcheuses préparations à base d'alcools industriels, odorisées par une essence dérivée de la houille. C'est mauvais, c'est nuisible, c'est malsain.

Je réponds à cette vérité par un salutaire conseil : — Il existe un spécialiste consciencieux, ami du *bon* progrès, — du progrès qui souvent consiste à retourner en arrière, — Darsy. Avec conscience, il vient de reconstituer la formule véritable de l'Eau de Cologne, naturelle, rationnelle, composée d'un très vieil alcool de vin très pur avec des plantes et des fleurs ayant macéré pendant des mois dans ce liquide précieux. Je dois avouer qu'une telle préparation coûte un peu plus que les vulgaires mixtures. Elle vaut, — car elle le *vaut* vraiment, — quinze francs le demi-litre, et vingt-huit francs le litre chez Darsy, dont je n'ai pas à rappeler l'adresse.

Compléter sa toilette par les soins de la chevelure, étant souci tout indiqué, on ne doit pas oublier, quand on prétend réunir l'agrément, le parfum, les qualités hygiéniques d'un produit, le salutaire Extrait Capillaire des Bénédictins du Mont-Majella, rosée régénératrice, source de vie de cette parure naturelle à laquelle tous et toutes attachent tant de prix.

Parisette.

LES THÉÂTRES

Opéra-Comique : *La Fille de Tabarin*, comédie lyrique en trois actes, poème de MM. Victorien Sardou et Paul Ferrier, musique de M. Gabriel Pierné.

Comédie lyrique, promet l'affiche et affirme le compositeur dès le commencement de son premier acte. C'est bien, en effet, d'une comédie lyrique qu'il s'agit et voici, je le reconnais, l'un des ouvrages récents où, quant à la musique du moins, le système employé par Richard Wagner dans *les Maîtres Chanteurs de Nuremberg* paraît avoir été suivi le plus exactement. Je veux, avant tout, rendre hommage à l'effort que vient de faire M. Gabriel Pierné, effort qui, je suis heureux de l'annoncer, a été sympathiquement jugé par le public d'hier.

Après le Prix de Rome qu'il remporta, il y a dix-neuf ans, avec une facilité dont il avait d'ailleurs précédemment témoigné pour conquérir, au Conservatoire, les

prix de piano, d'orgue, d'harmonie, de fugue et de contrepoint, — car il est exceptionnellement doué — le jeune vainqueur chercha sa voie non sans hésitation. En une sorte de joie ardente d'écrire, il improvisa d'abord de menues et diverses partitions, des pantomimes, même une opérette, qui ne prouvaient guère autre chose que son extrême désir de se manifester au plus vite. Puis il se calma, se recueillit, et nous eûmes alors *la Nuit de Noël*, d'un si intense sentiment dramatique et l'*Ar. Mil.*, où se montraient des qualités symphoniques et expressives jusque-là insoupçonnées. Je dirai dans quelle mesure ces tendances à s'élever, à se fortifier, à progresser, tendances que je rappelle pour les louer, se retrouvent en *la Fille de Tabarin*, dont voici l'argument qui, on va le voir, porte bien la marque tantôt du talent théâtral de M. Victorien Sardou, tantôt de la manière habituelle de M. Paul Ferrier.

Au château du sire de Beauval, en Poitou, — cela se passe sous Louis XIII — Nicolle, la servante de confiance, aidée des domestiques, prépare un repas somptueux auquel le maître du logis a invité ses voisins, le baron d'Availle, le marquis de la Roche et le comte de la Brède. Guidé par sa gourmandise, Frère Eloi, le moine quêteur, accourt en chantant gravement le *Dominus vobiscum*, en demandant gaiement à s'asseoir à la table et en s'offrant obligeamment à tourner la broche. Bavard, il cause avec la cuisinière. Roger, le fils du comte de la Brède, du vieux soldat pauvre comme Job et fier comme Artaban, n'est-il pas amoureux de Diane, la fille du sire de Beauval, du brave homme simple et si riche que, dit-on, il acheta son titre de noblesse?... Nous ne tardons pas à en avoir la confirmation par les deux jeunes gens eux-mêmes, heureux du présent mais inquiets de l'avenir. Roger arrivera-t-il jamais à vaincre l'orgueil terrible de son père? Beauval s'en chargera. Le voici qui revient des vendanges, fredonnant un refrain de cabaret. Diane se jette dans ses bras. Il l'adore et la confesse tendrement. Qu'on le laisse avec la Brède dès que celui-ci paraîtra et il arrangera les choses.

C'est une scène de comédie qu'il s'apprête à jouer. Il la jouera d'autant mieux qu'il n'est autre que Tabarin. Sa fortune faite, le farceur de la place Dauphine, le valet de Mondor, abandonna son cher métier et se cacha dans ce château du Poitou où nul, pas même sa fille, ne se doute de l'aventureux passé. Tandis que le comte lui parle d'une chasse qui s'organise, il simule la colère. Quoi! Roger ose courtiser Diane, lui écrire des billets doux, courir après son argent! Cette abominable injure exige une éclatante réparation : le mariage. Et comme le vieux gentilhomme proteste de son désintéressement. « Votre fils — c'est bien ainsi que je l'entends — épousera ma fille sans dot ». Affaire conclue immédiatement et annoncée aussitôt aux convives pendant le repas que sanctifie de son *Benedicite* le Frère Eloi. On boit fortement à la santé des fiancés, tout en se donnant rendez-vous pour le lendemain à la foire du pays où des baladins, qui justement passent sur la route, vont s'installer. Quel est donc leur maître? Mondor!... Et c'est maintenant en tremblant que Tabarin lève son verre au bonheur des futurs époux.

Sur la place du village, la fête bat son plein. Ce ne sont que cris, appels, sauteries, bousculades et disputes. Voici Frère Eloi, qui quête joyeusement. Voici le comte de la Brède qui défile gaillardement à la tête de ses archers, guerriers amateurs raccolés au hasard. Voici le pseudo-Beauval qui dévalise généreusement les petites boutiques et se fait acclamer. Voici le marquis de la Roche qui promène gaillardement Glorinde, l'étoile de la troupe de Mondor. Et voici Mondor lui-même qui, sur ses tréteaux, essaye bruyamment d'accrocher, par sa parade, la foule qui attire bien davantage le jeu des ciseaux. Voici Diane et Roger qui chantent passionnément leur amour et à qui la somnambule prédit un malheur. Mondor découragé, sorti de sa baraque, se trouve en face de Tabarin. Il ne le reconnaît pas d'abord et se borne à lui demander la permission de donner dans l'orangerie de son château une représentation. L'ancien comédien est si troublé en refusant qu'il se trahit. Mondor, sans le quitter des yeux, lui raconte ses infortunes. Jadis, il avait un compagnon, Tabarin, dont Paris ne pouvait se passer. Avec lui la chance s'en alla et, depuis son départ, les baladins ruinés voyagent et ne rencontrent plus jamais le succès. Quelques

mois encore et les deux amis tombent dans les bras l'un de l'autre. Mondor donnera sa représentation mais taira l'affreux secret qui, divulgué, causerait le malheur de Diane.

Et, en effet, maintenant, au château, en attendant le public qui va arriver, on répète *le Capitain mort et ressuscité*, une pièce où le vieux bouffon, dans son beau temps, fut incomparable. L'acteur qui le remplace est médiocre et n'écoute aucun conseil. A Tabarin, qui désire « régler » un geste, une attitude, il répond, vexé : « Puisque vous savez si bien le rôle, jouez-le donc vous-même. » Et celui-ci, quittant peu à peu son fauteuil, montant sur le petit théâtre, redevient le charlatan de génie, dont le nom est à la fois une gloire et une honte. Tandis que le cher métier le reprenait ainsi, il ne voyait pas entrer les hobereaux qui, indignés à présent et ricanant, se retirent. Il éclate en sanglots, car tout est perdu. Diane pourtant ne le maudit point. Elle le console et l'assure de la fidélité de Roger. Le baron d'Availle, le marquis de La Roche, se décidant à lui pardonner en faveur des bons soupers qu'il leur offre, ne lui tiennent pas rigueur et veulent l'emmenner avec eux à la chasse projetée. Seul le comte de La Brède est inflexible. Son fils n'épousera pas la fille de Tabarin qui, vivant, ferait tache dans la famille. Vivant ! Mais s'il ne l'était plus ?... La chasse approche. Il saisit son mousquet et, pendant qu'il s'élance au dehors, Roger vient dire à Diane que rien au monde ne l'empêchera d'être sa femme. Un coup de feu retentit. On rapporte Tabarin, blessé de sa propre main, et celui-ci expire, content du sacrifice, que les spectateurs ne laissent pas de regretter un peu, sachant par les dernières déclarations du jeune homme qu'il est inutile.

Il y a vingt-cinq ans, un compositeur avisé eût écrit sur ce scénario un franc opéra-comique, découpé en morceaux divers alternant avec le « dialogue » parlé. Personne n'oserait aujourd'hui agir de la sorte et M. Gabriel Pierné a obéi de son mieux aux lois modernes. Sa partition, libre sinon audacieuse, ne contient aucun couplet, aucun air, aucun ensemble de facture traditionnelle. Elle est industrieusement bâtie sur un certain nombre de thèmes d'une brièveté toute symphonique que l'auteur développe, arrange, transforme de la façon la plus sûre et souvent la plus heureuse. Ces thèmes s'appliquent moins au caractère, aux sentiments des personnages qu'à leur extériorité. C'est en cela que le système employé ici, à y regarder de près, diffère assez sensiblement de celui adopté par Richard Wagner dans *les Maîtres Chanteurs*. Le motif de Tabarin, par exemple, qu'il me suffit de citer, n'est autre que le refrain de buveur, refrain de mélodie populaire fredonné par l'ancien bateleur à son entrée. Il ne dessine celui-ci qu'en surface, ne le représente pas en profondeur, ne prépare point l'auditoire au dénouement qui l'a tant surpris. Pour que ce dénouement fût compréhensible, pour que la situation centrale (Tabarin reconquis par le cher métier) traitée ici en une sorte d'élegant, souriant et menu pastiche des vieux maîtres, produisit l'immense et foudroyant effet dramatique attendu, il eût fallu que le musicien, d'accord avec ses collaborateurs, nous fit connaître, dès le début de la pièce, l'âme changeante de son héros, nous ouvrit davantage, d'acte en acte, cette âme qu'il laisse presque hermétiquement close. On sent que M. Pierné a voulu à la fois montrer un talent qui est hors de discussion et rester dans une note déterminée de légèreté purement pittoresque. Si, çà et là, la virtuosité de plume surpasse la force d'invention, l'originalité de conception, la verve lyrique, l'éloquence joyeuse ou tragique, on doit dire que jamais les timbres de l'orchestre n'ont été plus joliment accouplés, que jamais les feux d'artifices de sonorités—glissades de harpes, trompettes avec sourdine, etc., etc.—n'ont été tirés de main plus délicate et plus habile, que jamais le contrepoint et la fugue n'ont trouvé plus savant, plus patient artisan. L'ouvrage est d'ailleurs très bien servi par d'excellents artistes et une admirable mise en scène. M. Fugère apporte à Tabarin toute sa maîtrise, toute sa finesse, toute son autorité de grand comédien et de grand chanteur. A côté de lui, M. Périer a été un Mondor délicieux, ému, simple et charmant, esquissant une silhouette de fantaisie nullement caricaturale et infiniment frappante. Je ne puis nommer les titulaires des trente rôles importants de la pièce. Après M. Fugère et M. Périer, les principaux sont Mlle Garden et M. Léon Beyle, jeunes amoureux chaleureux; Mlle Tiphaine, une accordeuse Nicole; Mme Landouzy, une gracieuse et adroite Clorinde; Mlles Chevalier, de Craponne, Daffétye et Dhumon; MM. Delvoye, un bon Frère Eloi; Boudouresque, Allard et Jacquin. L'exécution instrumentale est fermement conduite par M. André Messager et les chœurs de M. Henri Carré s'acquittent à leur honneur d'une tâche particulièrement difficile, jetant un mot, une phrase, en marchant, en courant, en tournant le dos au « chef ». Grâce à cela, le tableau de la foire, plein de vie et d'animation, est un amusement continu pour l'œil. Son décor qui baigne de la lumière du jour au lever du rideau, s'assombrit peu à peu, tandis que le soleil se couche, passe par les mille teintes changeantes du crépuscule et reprend finalement sa clarté aux lanternes de la fête nocturne, restera l'une des plus magnifiques choses qu'ait peintes, jusqu'à présent, M. Lucien Jusseaume. On a donc eu raison d'applaudir à la fois les auteurs et l'Opéra-Comique.

Alfred Bruneau.

P. S. — A propos de mon dernier article, M. Felix Weingartner a bien voulu m'écrire que, dans la seconde édition de son volume, il consacrait nombre de lignes à l'école française contemporaine, et que, récemment, il avait dirigé en Allemagne diverses compositions symphoniques de César Franck, Edouard Lalo, de MM. Camille Saint-Saëns et Vincent d'Indy. Je suis heureux de le faire savoir et d'en féliciter l'éminent *capellmeister*. — A. B.

Sa pas ter, tique plus Vict l'ami cons Ga Méri dou, l'aut d'As de 7 liens rien de l' tint cher fait reus un I beau dem l'œu Sa tient de 7 écri le su C'es relle envi part et l' tiste Il pour de m est y prog tion men pare a, d pour sir, n'es ser a cor scèn Po salle ciey Bos sept vent min la ta soire Le des à la lés, on l' temp com man Biar succ de c et a nait A disp tiste tion qui Mai pas pièc bea tion que l'aff men cœu CO G A répe les tabl D prés N dim sen mie hun L M. l'Od A. B. Le El K L Bl Br Je Fa Cl Ra M La A P L Mig N Mlle tiste harc avec que N des tale M a L théa crée trôl piéc L Ory avec mou Ce le 2 Tail Lac met L et s plus a p cred nie méd Pa fere a pa nue